

Le Roman d'une Princesse

PAR CARMEN SYLVA

(Suite)

XXXVII

J'AI envie de distribuer sur mon chemin les cartes de visite, afin qu'on s'habitue à mon nouveau nom. Je trouve que c'est serait une manière simple, facile et pratique de faire part de ma résolution inébranlable. Je les regarde sans cesse, ces cartes, comme si j'y découvrais quelque chose de merveilleux, un nouveau monde qu'elles doivent me révéler et dont elles m'expliqueront les énigmes.

Bruno ! si j'étais là, quand arriveront les meubles ! Quels cris de joie je pousserais à chacun d'eux ; comme je danserais tout autour et te sauterais cent fois au cou ! C'est injuste que tu bâtisses seul notre nid, sans que je t'y aide. Attends un peu : tu seras largement dédommagé ! Je me blottirai sur ton cœur, dans tes bras forts, je m'enlancerai à toi et tu ne pourras plus te débarrasser de moi.

TON PETIT LIERRE DE RAUCHENSTEIN.

XXXVIII

Wieck, près Griefswald, 20 juin.

Ma sainte !

J'ai lu bien des fois ta lettre, avant de pouvoir rassembler mes pensées, de manière à y répondre. Au début, je n'ai compris qu'une chose, c'est que tu étais malade, et j'ai été envahi par une douleur sans mesure, dont le résultat a été une complète paralysie. Avec cela, il faut que je m'accuse. Comme tu ne m'écrivais pas aussi vite que je l'espérais, je me suis montré infidèle ; j'ai été deux jours et deux nuits sans penser à toi, m'absorbant dans mon travail, que j'ai affreusement négligé depuis des semaines.

C'est triste de voir à quel point l'homme est faible, personnel, comme la chasse au bonheur s'empare des plus graves ; n'ai-je pas juré que ma vie et ma mort étaient dans tes mains, que je ne connaissais plus rien que ton amour et ma passion ? Mais je suis revenu à la conscience de moi-même, avant d'avoir reçu ta réponse.

Tu serais maintenant satisfaite de moi, *l'enfant* est revenu un homme ! Pardonne-lui ce rajeunissement passager.

Tu as raison, mon adorable Ulla, parfaitement raison ; ce que j'espérais et croyais est une folie. Oui, tu as tellement raison que je sens approcher l'heure où tu m'exposeras logiquement, claire comme le jour, quelle pitoyable erreur a été ta divine condescendance. Je prévois cet instant, et qu'il ne te soit pas trop pénible, pour que tu n'aies pas à vider le calice jusqu'à la lie, — que dirait mon auguste princesse, si je proposais dès à présent d'abandonner ce tutoiement de fiancés, qui l'abaisse ?

Ce n'était qu'un rêve, Altesse ; grand Dieu ! quel rêve de printemps. C'est bien fait pour ce fou de plébéen, qu'il lui en ait coûté la raison ; pourquoi de tels insectes

sont-ils au monde, sinon pour servir à notre amusement ?

Tout est tranquille à Rauchenstein. Le coquin avait "de la race", ne serait-ce qu'à la façon des chiens, mais de bon aloi dans son genre. Il a apporté un peu de vie et de changement dans les vieux murs ! On s'en est lestement débarrassé ; au reste, il n'y avait pas eu de baisers échangés ; le laquais lui-même baise parfois la main de son Altesse, les grands jours de fête. D'ailleurs, rien n'a été négligé : il a dû rendre quelques lettres, ou on lui trouait la tête d'une balle. La petite était mineure ; le Duc peut passer sans scrupule sur cet innocent enfantillage ! J'ai lu, en effet, dans le journal, qu'on attendait à Rauchenstein le duc de X ; je n'ai pas besoin de vous nommer le pays dont il est le souverain. Cette nouvelle figurait dans une feuille de locale de Wetzlar ; j'y étais avant hier, voulant faire une recherche dans la bibliothèque de la vieille cité impériale. Le prince dont il s'agit cherche sans doute une femme à mettre à la tête de sa maison veuve ? D'après l'almanach Gotha, il possède quatre enfants d'un premier mariage : — quelle belle tâche de leur tenir lieu de mère ! J'entends d'ici les transports pleins d'abnégation d'Ulla, devant cette "mission sacrée". Pendant mon voyage de retour, je me suis tout à fait mis à la place d'une princesse, à laquelle ce devoir tombe en partage. Je l'enviais presque, je crois ; pourtant je ne puis l'affirmer ; j'ai beaucoup dormi en chemin de fer.

Ma "fiancée" se compare au lierre. La comparaison est juste, car il s'enlace autour d'une pierre sans vie, ou étouffe et dégrade l'appui auquel il prétend s'enlancer. Mais la princesse Ulrique de Horst-Rauchenstein est bien plutôt une rose, de ces roses comme il y en a beaucoup, et dont chacune est néanmoins la reine des fleurs. Elle enivre tout le monde ; nul ne résiste à son parfum ; il lui manque seulement cette individualité qui rend exclusif. Elle veut faire bon ménage avec Dieu et le diable, et c'est impossible. Qui aime Dieu doit haïr le diable et *vice versa*, s'il ne veut en porter la peine. Elle, au contraire, dit sans cesse : "—Tous deux ont raison.—" Son père a raison, et son fiancé plébéen avait raison. Oui, ma rose enivrante, croire que deux avis opposés sont également justes est le fait des natures moyennes, fort estimables dans leur genre, fort utiles, mais pour ce qui regarde le soi disant progrès de la race humaine, autant au-dessous des dieux que les hannetons. Du reste, me menacer de ne plus me traiter de dieu, cela sonne comme une dérision. Je suis tout au plus un Hercule, et Hébé ne lui tendit qu'après la terrible épreuve du feu, la coupe de l'immortalité, breuvage qui devait d'ailleurs être agréable. Si le bûcher était toujours la voie de l'Olympe, je ne serais pas loin d'y atteindre. Mais qu'y trouverai je après tout, moi qui persiste à rester exclusif ! Hébé est trop vieille et a souri à trop de gens ; d'ailleurs, Ulla de Horst Rauchenstein m'a versé une fois le breuvage céleste ; — que m'importe Hébé maintenant !

Eh bien ! j'ai quitté la ville pour la côte. J'ai loué une modeste chambre, dans une hutte de pêcheurs ; de la fenêtre, j'ai la vue d'une des plus tristes grèves qui existent, de ce côté de l'étoile du soir. Devant la porte